

nationale, et votre mérite sera d'autant plus grand que vous aurez rencontré plus d'obstacles au milieu d'éléments hétérogènes."

Après avoir fait à grands traits l'histoire de nos luttes et de nos succès dans cette partie du pays, M. Evanturel parla des efforts qui se faisaient pour coloniser la *Rivière-du-Lièvre*. On y construit en ce moment un bateau à vapeur pour en parcourir les parties navigables, lequel sera suivi de quelques autres qui seront placés au-dessus de chaque portage. Cette voie de communication réalisée, de belles terres remplaceront bientôt ces forêts vierges.

Le Rév. M. Michel, curé de Buckingham, nourrit ce projet depuis longtemps, et ses efforts sont au moment de produire leurs fruits.

J'ai dit que les Irlandais catholiques avaient suivi la procession : cela ne suffisait pas. Dans l'après-midi, ils sont venus demander à M. Evanturel de leur adresser la parole en anglais.

Ce monsieur se rendit à leur désir et leur fit une harangue qui aurait eu sa place dans les fêtes du 17 de mars : on se serait cru à la Saint-Patrice.

Les Irlandais étaient enchantés de la fête comme les Canadiens, et il n'y avait pas jusqu'aux protestants qui ont écouté ce discours avec autant d'attention que de plaisir.

Bref, cette partie de la vallée de l'Ottawa a voulu emboîter le pas derrière les grands centres, et sa fête nationale a été chômée avec un éclat qui lui fait honneur.

J'attache à cette première réunion générale beaucoup d'importance, et ce serait pour nous un grand encouragement si vous donniez publicité à ces quelques lignes hâtivement écrites.

UN "SWELL" DE BUCKINGHAM.

Buckingham, 27 juin 1877.

SOUVENIRS D'UN PÉLERINAGE A SAINTE-ANNE DE BEAUPRÉ

I

Sainte Anne, patronne du Canada. — Départ des pèlerins. — L'Ave Maris Stella. — Le sanctuaire de Beupré. — Le trône de la miséricorde.

Le culte particulier que les Canadiens ont voué à sainte Anne, la bienheureuse mère de la sainte Vierge, date des premiers temps de la colonie. Le village de Beupré, situé sur la rive nord du Saint-Laurent, à sept lieues environ de Québec, a été le lieu privilégié où cette grande sainte s'est plu à manifester sa puissance et ses bienfaits à ceux qui venaient l'y invoquer. Dans plusieurs autres endroits, on honore sainte Anne d'une dévotion spéciale ; bien d'autres églises ont été élevées à son honneur : mais Beupré est et sera toujours le premier de ses sanctuaires : c'est la "Grande Sainte-Anne."

Cette dévotion du peuple canadien à sainte Anne vient de recevoir la plus solennelle des sanctions, par le décret apostolique qui proclame sainte Anne patronne de la province de Québec. Aucune nouvelle ne pouvait être plus agréable aux nombreux serviteurs de la grande sainte. Aussi, tous les cœurs se sont-ils portés avec reconnaissance vers le bien-aimé Pontife qui comblait ainsi nos vœux les plus chers, et, en même temps, nous sentions redoubler notre dévotion à la sainte populaire du Canada. Partout, on se prépare à célébrer dignement le *Triduum* solennel qui doit, cette année, marquer la fête de sainte Anne. Or, de toutes les pratiques pieuses auxquelles on se livre, nulle n'est plus édifiante que les nombreux pèlerinages qui s'organisent de toutes parts et se dirigent vers Sainte-Anne de Beupré. Ces pieux voyages ont lieu depuis deux cent dix-neuf ans ; mais, dans ces dernières années, ils se sont multipliés d'une façon extraordinaire.

Je n'ai pas ici à discuter la raison d'être des pèlerinages. Ce que je veux aujourd'hui raconter vaut mieux que les plus savants raisonnements. Ce n'est pourtant rien de nouveau, ni d'extraordinaire. C'est ce qui se passe tous les jours, chaque fois que des fidèles s'assemblent pour aller rendre leurs hommages à la bienheureuse Mère de la sainte Vierge. Il ne s'agit même pas, pour cette fois, de miracles opérés par l'intercession de la sainte, quoique ces faits merveilleux ne soient pas rares. Je n'ai à redire que les impressions que j'ai ressenties, et qui ont dû être à peu près les mêmes chez mes compagnons de voyage.

Le pèlerinage dont j'avais le bonheur de faire partie était organisé par les membres de la congrégation des hommes de Ville-Marie, auxquels s'étaient joints plusieurs congréganistes des autres paroisses de Montréal. Jeudi soir, le 28 juin, les pèlerins, au nombre de trois cents, partaient en procession de l'église Notre-Dame, précédés du drapeau pontifical, et se rendaient au bateau à vapeur le *Canada*, nolisé pour le voyage. Réunis sur le pont au moment du départ, et groupés autour de leur bannière, ils entonnent l'hymne des voyageurs, l'*Ave Maris Stella* : "Salut, Etoile de la mer, bienheureuse Mère de Dieu, Porte du Ciel, Vierge par excellence. . . . Eloignez de nous tous les maux, demandez pour nous tous les biens. . . . Obtenez-nous une vie pure ; écarter de notre chemin tout danger." Et, pendant que nous longions les quais, la brise du soir porte le cantique de Marie aux échos de la ville consacrée à Marie. Mais bientôt, nous nous éloignons. Notre installation matérielle une fois accomplie, nous organisons notre vie à bord d'une façon régulière, et en quelque sorte monastique. Un pé-

lerinage est un acte religieux : c'est presque une retraite. Il faut donc de l'ordre et du recueillement. Les différents exercices : la prière, le chapelet, la méditation, se font en commun dans le grand salon du bateau. On chante des cantiques, on récite l'office de la Sainte-Vierge, les entretiens ne roulent que sur des sujets d'édification.

Huit prêtres ont bien voulu nous accompagner. Enfermés dans leurs chambres, ils entendent les confessions. Ce sont eux aussi qui dirigent nos exercices, qui nous suggèrent de salutaires pensées, de saintes intentions, des sentiments de foi et de ferveur. Enfin, ils travaillent et se dévouent pour nous. C'est la vie des prêtres et leur rôle de chaque jour.

Arrivés à Québec vendredi matin, fête des saints apôtres Pierre et Paul, nous quittons le *Canada* pour passer à bord du *Bienvenu*, qui doit nous transporter à Sainte-Anne. Ce trajet s'accomplit lentement, au gré de nos désirs. Nous sommes impatients de voir les côtes de Beupré, terme de notre voyage. Enfin, nous les apercevons, et nos regards et nos cœurs saluent le sanctuaire célèbre et vénéré de la grande sainte Anne. Laissons le bateau, nous traversons ce pauvre village. Dieu, qui se plaît parmi les humbles et les petits, a sans doute eu ses desseins particuliers en refusant au village de Sainte-Anne un accroissement matériel, qui, en d'autres endroits, a trop souvent été la cause d'une décadence morale et religieuse.

L'église est devant nous. Nous y entrons en chantant un cantique composé pour la circonstance, et dont les paroles expriment une piété simple et confiante. Nous voici donc au but de notre pèlerinage, dans le sanctuaire de sainte Anne, devant son image ! Je n'entreprendrai pas de vous en donner une description physique. Vraiment, je ne sais pas si j'ai assez regardé pour cela. Et, du reste, il n'y a là aucune splendeur qui frappe et éblouisse les regards. L'intérieur de l'église n'est pas encore terminé, et ne présente qu'une pauvre apparence. L'autel et quelques tableaux, provenant de l'ancienne église, sont presque les seuls objets d'art qui tranchent sur la primitive simplicité du lieu. Ce n'est donc pas là ce qui nous frappe. Ce n'est pas cela qui expliquera l'émotion étrange et puissante qui nous saisit en entrant, et qui nous jette, prosternés et pleurant, au pied de cet autel et de cette image. "O sainte Anne ! O sainte Anne !" On ne sait plus trouver d'autres paroles, formuler d'autres prières. Il n'y a plus de place en nous que pour deux sentiments : celui de notre misère et celui de la puissance et de la bonté de sainte Anne. La foi, l'espoir, la confiance pénètrent le cœur, et l'on prie, comme on n'a jamais prié. On prie pour soi, pour ceux qu'on aime ; et qui n'aime-t-on pas en de pareils moments ? Comme le cœur est grand ! comme il est brûlant !

Déjà la foule s'est approchée de la table sainte, disposée ici tout à l'entour de l'église, et l'on distribue aux pèlerins le Pain eucharistique, source de toute sainteté et de toute grâce. Les prêtres venus avec nous disent leurs messes sur les nombreux autels disposés dans l'église. La Victime salutaire s'offre pour nous : son sang coule, son cœur divin est là, devant nous, autour de nous, en nous. Nous vivons, nous respirons dans une atmosphère toute imprégnée de la divinité. O sang de Jésus-Christ ! inondez-nous de vos grâces, lavez-nous de toutes nos souillures, submergez-nous dans l'abîme sans fond de vos miséricordes. O cœur ! ô sang ! rendez-nous forts, humbles et purs, dignes des faveurs que Dieu accorde aux pauvres pécheurs par l'intercession de sainte Anne !

M. le curé de Beupré a adressé quelques paroles aux pèlerins. Mais, comme il l'a dit tout d'abord, il n'est pas besoin là de prédication : "Inspecite, et fac. Regardez, et voyez !" Et il nous montrait les tableaux offerts en ex-voto, et surtout le trophée que les malheureux, guéris miraculeusement, ont fait à sainte Anne, des instruments de leur misère. Ici, dans le sanctuaire qu'elle aime, sainte Anne manifeste chaque jour sa puissance et sa bonté. Elle rend la vue aux aveugles, aux malades la santé, aux paralytiques et aux infirmes l'usage de leurs membres. Et ce n'est là que la plus petite partie de ses bienfaits ; car, pour une guérison obtenue, on peut compter mille prodiges de conversion et de salut. Ce n'est pas en vain qu'on a écrit sur cet autel : "C'est ici le trône de la miséricorde !" O sainte Anne ! nous vous disons à notre tour : "Inspecite, et fac ! Regardez notre misère et nos besoins, et faites à notre égard ce que vous avez fait envers tous ceux qui ont eu recours à vous !"

II.

Le retour. — Un naufrage. — La côte de Montmorency. — Tout est bien qui finit bien. — Conclusion.

Le moment du départ était venu, trop tôt au gré de nos désirs. Il fallait nous éloigner de ces lieux bénis, avec le regret de ne pouvoir aller visiter l'ancienne église, encore debout à côté de la nouvelle. Mais la marée n'attend personne, et elle nous commandait de nous hâter. Nous rejoignons donc notre *Bienvenu*, et nous voilà en route, le cap sur Québec. Déjà, les trois quarts du trajet étaient faits, et nous filions, je ne sais combien de nœuds à l'heure, quand tout à coup, pan ! un choc violent ébranle ou, mieux, soulève notre bateau, et jette par terre un tiers des passagers. Puis, aussitôt, un second choc, plus violent encore que le premier. Il semble que le vaisseau se disloque. Hein ! qu'y a-t-il ? N'ayant pas l'habitude de ces choses, il nous était permis d'en demander le comment et le pourquoi. "Nous avons touché un rocher." A la bonne heure ! Rien de tel que de savoir ce

qui en est. Du reste, c'est passé, et notre bateau a repris sa course. Mais attendez, en voilà d'une autre. On ne touche pas sans qu'il en coûte. "Il y a une voie d'eau, l'eau monte dans la cale, nous coulons !" Evidemment, la situation se corsait, et, ma foi, nous n'avions pas envie de rire. Nous étions juste à la hauteur de la chute Montmorency. De loin, nous avions admiré la majestueuse cataracte, avec quelque envie de la voir de plus près. Notre désir allait être amplement satisfait. Notre bateau, dans l'impossibilité de continuer sa course, se dirige vers le rivage, pour y déposer les passagers, au quai Hall. Malheureusement, nous ne pouvons approcher assez près. Le *Bienvenu* est échoué à trente pas du quai. Comment débarquer ? Trois naturels de l'endroit sont sur le quai et semblent envisager notre situation avec beaucoup plus de sang-froid et de tranquillité que nous. Enfin, pour une raison ou pour une autre, ils se décident à nous venir en aide. Un grand bateau vide est approché du *Bienvenu*. Ses vastes flancs reçoivent tous les passagers, et, après quelques minutes, nous voilà sur la terre ferme, que nous foulons avec une satisfaction facile à concevoir. C'est que le danger avait été sérieux. Avec une foule aussi considérable à bord, notre accident pouvait avoir les plus terribles conséquences. Mais sainte Anne veillait sur nous, et n'abandonnait pas ceux qui venaient de lui rendre leurs hommages.

Mais tout n'était pas fini pour nous. Nous étions à deux lieues de Québec, et il fallait s'y rendre en voiture ou à pied. Et d'abord, il fallait gravir la côte. O côte de Montmorency, nos jambes garderont de toi un éternel souvenir ! Quelle rude escalade. . . . sous un soleil brûlant, et à peine un souffle de vent ! Enfin, nous voilà sur le plateau, d'où nous jetons un regard d'adieu à ce malencontreux *Bienvenu*, qui, aujourd'hui, a si mal porté son nom. Il nous reste maintenant à franchir les deux lieues qui nous séparent de Québec. Les uns font bravement ce trajet à pieds ; les autres, à force de recherches et de patience, finissent par se procurer un véhicule quelconque. D'une manière ou d'une autre, les naufragés arrivent enfin sains et saufs à Québec. Nous en serons quittes pour un peu plus de fatigue, et nous avons eu l'avantage d'une petite épreuve. Des pèlerins pourraient-ils s'en plaindre ?

Le retour, de Québec à Montréal, n'offre aucun incident remarquable. Les exercices religieux ont lieu comme la veille, et se font peut-être avec encore plus de ferveur. Nous avons à remercier des grâces obtenues, et du danger évité.

Arrivés à Montréal, samedi matin, nous nous séparons, là où nous nous sommes réunis, à l'église Notre-Dame. Une dernière fois, nous chantons notre cantique à sainte Anne, dont nous avons fait retentir les échos du fleuve, pendant notre voyage. Puis, chacun retourne à ses occupations, le cœur content, l'âme purifiée et resserrée. Pour conclure, un pèlerinage est une bonne, une excellente chose. A coup sûr, cela vaut mieux que d'aller entendre *Giroflée-Girofla*, ou la fille à Madame Angot !

O bonne sainte Anne ! faites connaître à tous les cœurs les douceurs du service de Dieu. Nous vous avons priée particulièrement pour les hommes de cette Congrégation et de cette ville. Faites que nous soyons vraiment des hommes, c'est-à-dire des chrétiens sincères, ennemis du respect humain, des catholiques fervents, dévoués à l'Eglise et à son glorieux Chef, soumis aux pasteurs que Dieu a mis à notre tête pour nous diriger, et unis entre nous par les liens de la charité et de la concorde. Sainte Anne ! patronne du Canada, priez pour nous !

J. D.

NOS GRAVURES

Nous publions aujourd'hui quelques dessins représentant l'incendie de Saint-Jean, Nouveau-Brunswick, dont nous avons déjà rendu compte. Ces dessins, d'ailleurs, s'expliquent d'eux-mêmes. Nous avons aussi parlé, dans un précédent numéro, de la grève des journaliers du port, à Montréal.

AVIS

Les abonnés de *L'Opinion Publique* qui désireraient faire relier leurs volumes d'une manière élégante et solide, et à bon marché, feront bien de s'adresser au bureau de ce journal, 5 et 7, rue Bleury.

PENSÉES

Les axiomes qu'on va lire ne sont peut-être pas tous des plus consolants, mais il nous a semblé intéressant de les reproduire, au moment où "la poudre va parler" dans un coin de l'Europe :

Il faut avoir été battu deux ou trois fois pour devenir quelque chose.

TURENNE.

Si l'on n'a pas le temps d'être battu une quatrième fois, c'est bien désagréable pour le pays qu'on sert.

**

Dans une bataille, ceux qui craignent le plus les dieux sont ceux qui craignent le moins les hommes.

XENOPHON.

Xénophon a certainement prévu les radicaux et les athées, qui, on le sait, ne sont pas précisément de fort bons soldats.

**

Les arbres coupés reviennent en peu de temps, mais les hommes morts sont perdus pour toujours.

PÉRICLES.

Ceci est une pensée aussi profonde qu'humaine. On n'a jamais songé aux hommes utiles que faisait périr le combat. Que de poètes, que d'artistes, que de savants ont été ainsi fauchés en herbe !

**

Chabrias a aussi émis cet aphorisme à double sens :

Il vaudrait mieux une armée de cerfs commandée par un lion, qu'une armée de lions commandée par un cerf.

Cependant, le duc de Marlborough, qui, suivant M. Scribe, était digne de commander une armée de lions, était un général heureux.

**

Pailles et poutres, tel est le titre piquant sous lequel le *Charivari* publie chaque semaine de très-jolies réflexions :

— Il faut se quitter souvent pour s'aimer toujours.

— L'adresse, c'est l'intelligence de la force.

— A nous en croire, il n'y aurait dans la société que des génies ou des imbéciles : ce sont justement ces deux classes qui constituent la minorité.

— Le cœur est le dépositaire des nobles sentiments, le caractère en est la sentinelle.

— On peut tromper un honnête homme, les vilaines gens s'en prévalent ; mais ils ne peuvent s'empêcher de l'estimer, et cela lui suffit.

— On se plaint souvent que les liaisons dans le monde sont trop superficielles ; c'est peut-être le seul moyen de conserver des gens une opinion favorable.

— La richesse est un vin qui nous altère ; plus on en boit, plus on a soif.

— On n'agrandit pas le domaine des idées en excluant les vérités d'un autre âge, mais en y ajoutant.

— Essayer de prouver à un sot sa sottise, c'est lui supposer ce qu'on entreprend de lui contester.

— On lit dans l'*Echo de Fourvière* :

"Dimanche, le 6 mai, Fourvière recevait la visite de quarante pèlerins qui viennent de traverser l'Océan pour aller présenter leurs hommages à Pie IX. C'étaient quarante pèlerins du Canada ayant à leur tête Mgr. Racine, évêque de Sherbrooke. Ils ont assisté le soir à l'ouverture du Mois de Marie pour laquelle un grand nombre de fidèles n'ont pu pénétrer dans la trop étroite enceinte.

"M. du Clot, prédicateur du Mois de Marie, a salué les pèlerins comme des frères, non seulement par la foi, mais encore par leur origine. Le même sang coule dans les veines de l'habitant de la vieille France et les colons du Canada.

"Mgr. Racine a répondu qu'ils n'étaient pas en effet des étrangers, et que séparés de la mère-patrie par la distance et des événements malheureux, ils ne lui sont pas moins restés unis par le cœur et surtout par l'amour pour l'Eglise et pour le Pape.

"Il a recommandé ensuite aux prières de tous l'Eglise du Canada ainsi que leur propre voyage. Puis il a terminé par une émouvante consécration de ces pèlerins, du Canada et de la France, à Notre-Dame de Fourvière.

"Cette touchante réunion a laissé un souvenir durable dans les cœurs de tout ceux qui ont eu le bonheur d'y assister."

— Nos lecteurs n'ont pas oublié l'intrépide Pierre Pêche qui, malgré ses cinquante ans passés, a eu le courage de faire la route de Paris à Rome à pied. Parti de Paris le mardi de Pâques (3 avril), il arriva à Rome à temps pour assister à l'audience solennelle des pèlerins français, le 5 mai. C'est le seul pèlerin français qui ait fait le voyage à pied.

L'exemple de Pierre Pêche a été suivi par une femme italienne, Elisabeth Lione, âgée de cinquante ans, qui, partie de Vercelli (aux pieds des Alpes), est arrivée à Rome. Elle s'est rendue directement à Saint-Pierre. Entrée dans la basilique, elle était tellement fatiguée, tellement à bout de forces, qu'elle est tombée évanouie devant la statue de bronze de saint Pierre. Dans sa chute, la pauvre femme s'est cassé un bras.

C'est par un effort de volonté extraordinaire qu'elle avait pu arriver à Rome. Une fois sa tâche remplie, la surexcitation qui la soutenait avait disparu.

Transportée à l'hôpital par deux gardes municipaux, cette pauvre femme a avoué qu'elle n'avait point mangé depuis deux jours.

Un journal américain signale une méthode nouvelle, en fait de demande en mariage. Cette méthode, employée récemment par un original de l'endroit, consiste tout simplement à placer le portrait du monsieur dans la vitrine d'un marchand de bric-à-brac, avec la souscription suivante :

"ON DEMANDE une compagne pour l'individu ci-dessus. S'adresser à l'intérieur."